

*Andrée Chedid*  
**Le message**  
r o m a n

Flammarion

Extrait de la publication

## Le message

Andrée Chedid



Photo D.R.

Dans un pays en guerre, une jeune femme, Marie, est blessée par une balle. Malgré la douleur, elle ne pense qu'à une chose : rejoindre Steph, qui habite de l'autre côté de la ville. Entre eux, il y a un pont. Ils partagent une passion très vive et viennent de traverser une crise. Malgré cela, Marie est prête à tout pour revoir Steph. C'est le message qu'elle avait pour lui, avant d'être mortellement touchée. Elle vacille sous la lumière de midi. Le sang coule de sa blessure. À mesure qu'elle avance, des images de son passé surgissent, emportées par une mort au ralenti que rien n'arrêtera. D'autres personnages l'aident, comme aimantés par ce lieu où la vie, le hasard et le destin mélangent leurs cartes.

Dans ce roman, son premier depuis *L'Enfant multiple*, paru en 1991, Andrée Chedid convoque tous les massacrés, les fusillés, les suppliciés. Ils convergent vers ce cœur aux abois, vers cette femme à la fois anonyme et singulière.

*Poète, romancière, dramaturge et parolière, Andrée Chedid a publié une œuvre romanesque importante dont neuf volumes ont été repris dans la collection « Mille et une pages » chez Flammarion.*



9 782080 680464

FF 8046-00-X

Prix France : 14 € - 91,83 FF

Flammarion

Extrait de la publication



# Le message

*À ma petite fille Émilie,  
qui m'a remise sur les  
traces de ce récit.*



Andrée Chedid

# Le message

*roman*

Flammarion

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, 2000  
ISBN : 9782081299429



Tandis qu'elle avançait à grands pas la jeune femme sentit soudain, dans le dos, le point d'impact de la balle. Un mal cuisant, aigu, bref.

Il lui fallait à tout prix arriver à l'heure dite. La rue était déserte. Elle continua sa marche, comme si rien ne s'était passé.

L'illusion ne dura pas.

Autour, les arbres déracinés, la chaussée défoncée, les taches de sang rouillées sur le macadam, les rectangles béants et carbonisés des immeubles, prouvaient clairement que les combats avaient été rudes ; et la trêve, une fois de plus, précaire.

Marie venait d'être atteinte d'une décharge dont elle était ou n'était pas la cible. Mais sa plaie était bien réelle. Elle replia son bras vers l'arrière pour palper cette plaie, puis contempla avec horreur sa main baignée de sang.

Marie ne veut pas en savoir plus. La douleur l'a brûlée, transpercée, et, d'un seul coup, lâchée. Cette blessure n'est peut-être que superficielle. Il faut l'ignorer, ne pas en retenir l'image. Faire comme si rien ne s'était passé ; ce qui compte, à présent, au-delà même de sa vie, c'est d'arriver à l'endroit où Steph l'attend. À vingt minutes à pied d'ici ; devant la tête de pont, à l'angle du parapet en ciment gris. Elle imagine déjà Steph agitant ses bras à son approche, avant de se précipiter à sa rencontre.

Steph habite beaucoup plus loin, à l'autre extrémité de la ville, parmi les collines, près du chantier de fouilles où il travaille depuis deux ans avec une équipe d'archéologues de différentes nationalités. Plusieurs heures lui auront été nécessaires pour parvenir à leur rendez-vous. Il a sans doute dû se faufiler entre les combattants, courir, s'arrêter, se dissimuler, reprendre souffle, repartir. Son courage domine toujours les événements. Arrivée à proximité du pont, Marie l'aurait aperçu de très loin à cause de sa haute taille. Steph a de larges épaules, un ventre et des jambes musclés, des cheveux d'ébène, des yeux verts. Elle le trouve beau. Il est beau ; on le remarque partout.

Steph affronte les dangers, déjoue les pièges. Il est fantaisiste et réfléchi, téméraire et responsable. Il est sur place, il l'attend ; elle en est persuadée.

La sachant ponctuelle, il pourrait se méprendre sur son retard ; quelles que soient les circonstances, l'un comme l'autre arrivent toujours à l'heure précise.

Après leur dernière rupture, Steph avait cherché à la retrouver, mais le souhaitait-elle aussi ? Il se l'était sans doute demandé et ne le savait pas encore. Ils s'aimaient depuis l'enfance ; dans le tumulte et la passion, mais au-delà de toute mesure.

— Au-delà de toute mesure ! répétait souvent Steph sur un ton à la fois impatient et ironique.

Il s'en voulait parfois de ne pas savoir résister à cette fascination réciproque, malgré leurs natures différentes et leurs tempéraments opposés.

En dépit de nombreux conflits, Marie ressentait aussi la vitalité, la permanence de leur lien. En quel lieu intime de leur être s'enracinait ce sentiment enfoui au fond d'une terre mouvante où logeait cet indéfectible amour. Un sentiment qui s'ensablait, s'empêtrait, s'embourbait, semblait disparaître, pour rejaillir comme une source ; un signe en ce monde fluctuant, éphémère, de résistance et de durée.



Tous les feux de midi s'emparent de la forme vacillante de Marie. Son visage s'embrase, son jeune corps lutte et se cramponne à un équilibre de plus en plus fragile.

Autour d'elle, le périmètre déserté ressemble à une piste de cirque, soumise aux implacables projecteurs d'un soleil incandescent.

L'été se déploie avec faste. Le ciel marivaude, rieur. Quelques nuages laiteux flottent, allègres, avant de se dissoudre lentement dans la nappe lisse et bleue.

La nature est au calme, sereine. Les oiseaux ont déserté.

De ténébreux insectes invisibles, casqués comme des belligérants de science-fiction, munis de terrifiantes antennes, poursuivent sous terre leurs sombres destins de prédateurs. À leur image,

les hommes, armés, belliqueux, se sont remis une fois de plus en état de guerre et de carnage.

Ici, comme en d'autres régions, chacun retrouve des raisons de haïr, de châtier, de massacrer. Avec ses bottes gigantesques aux semelles de plomb, l'Histoire rabâche, broyant sur son passage les hommes et leurs lieux.

Sous le soleil féroce, rapace, Marie se débat.

Marie sermonne son corps, lui ordonne de faire face, de lutter. Par moments, ce corps se disloque : les genoux cèdent, le torse se courbe, la nuque ploie. Le sol l'aimante tout entier vers une chute inexorable, un puits sans fin.

Marie reprend les rênes, se ressaisit, tient tête à cette chair en perdition. Sa pensée se mobilise, interroge, inspecte les muscles, les tissus qui se relâchent, les mains qui s'amollissent, les pieds qui glissent. Elle tente de se rassurer, se persuade qu'elle parviendra à tout dominer, à soumettre cette charpente à sa volonté, à son désir violent d'avancer et de se garder en état, jusqu'à la rencontre...

Elle le dirigera ce corps, il se dressera sur ses deux jambes, celles-ci se mobiliseront pour fran-

chir la distance, pour traverser le temps qui sépare Marie du pont et de son amour retrouvé.

Marie déploie sa volonté, toute son habileté; elle parle à son corps et le flatte : « On y va ensemble, tu n'abandonnes jamais, tu es solide, tu es fait pour durer... ». Elle lui parle comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre, comme si la chair et l'esprit étaient soudain séparés et qu'il lui fallait à tout prix les rassembler, les réunir pour vivre encore. Pour vivre!

Elle songe à emprunter des raccourcis, sans doute plus périlleux que cette large rue déserte qui file en ligne droite jusqu'au fleuve, mais où une balle risque encore de l'atteindre. Elle connaît à fond cette cité; elle y est née et y travaille depuis plus d'un an comme reporter-photographe, ses déplacements à travers d'étroites ruelles elle saurait en venir à bout.

Mais le sang coule largement de sa blessure. Au dos de son chemisier jaune qu'elle vient de tâter une fois encore, la tache rouge s'agrandit, s'amplifie.

Elle veut toujours l'ignorer. Elle l'ignore.



C'était loin. C'était jadis, il y a plus de vingt ans ! À trente ans, on peut déjà dire : « Il y a vingt ans, je faisais ceci, j'étais avec ceux-là... ». Les chiffres impressionnent toujours ; avec le temps on s'y habitue, peut-être ? Il faut, peu à peu, s'y faire, pour plus tard, pour après, quand viendra la vieillesse.

C'était loin, jadis. Ici, dans ce pays méditerranéen de leur enfance avant qu'ils n'émigrent vers l'Europe tous les deux.

Un grand mariage, celui du frère aîné de Steph. La cérémonie religieuse fut suivie d'une réception dans la vaste maison familiale : orchestre, buffet, boissons, vœux et plus d'une centaine d'invités.

Cela brillait, résonnait en sonorités et en couleurs. Des femmes en robes de juin, aux étoffes mouvantes et bariolées. Des hommes en costume

sombre, rayé, qui mettaient leur coquetterie dans le choix de leurs cravates ramenées de Londres ou de Paris.

Steph avait dix ans. En minaudant, une jeune femme lui avait tendu un verre de champagne. La liqueur lui avait plu ; il avait bientôt vidé le fond d'autres verres abandonnés sur les tables.

Marie, entraînée dans ce lieu par ses parents, amis des jeunes époux, avait résisté avant de venir

— Tu t'amuseras. Il y aura des enfants de ton âge, insistait sa mère.

À la fois égayé et surpris par l'effet de la boisson, Steph se dirigeait en titubant vers le large escalier de marbre qui grimpait vers les chambres. Marie l'aperçut tandis qu'il s'effondrait avant d'atteindre les premières marches. Elle courut vers lui, pour l'aider à se relever.

Il la repoussa :

— Je me relève tout seul. Je n'ai pas besoin qu'on m'aide.

S'accrochant à la rampe, il entama sa montée.

Elle le suivit des yeux tandis qu'il gravissait, dignement, les marches.

Arrivé au premier palier, il se retourna. Toujours cramponné à la rampe, il la salua de sa main libre :

— Amuse-toi, lui lança-t-il.

Elle remarqua son sourire moqueur, son regard fulgurant.

Toutes ces mondanités ennuyaient Marie ; cette mise en scène, la robe à traîne, les falbalas ; ensuite le babillage des invités, les compliments du bout des lèvres :

— La mariée est si belle, les parents si émus, que de fleurs, quel magnifique buffet. Tout ça a dû coûter des sommes fabuleuses... Ils en ont les moyens...

Marie se sentait encerclée, prise dans les filets d'un monde de convenances :

« Je ne me marierai jamais comme ça », se promettait-elle.

Des adultes s'approchaient, la harcelaient de questions. Elle se sentait ridicule, engoncée dans cette robe de taffetas blanche et rose : « Je ne m'habillerai plus jamais comme ça. »

— Comme tu as grandi, quel âge as-tu ? À qui ressembles-tu ? Je crois que c'est à son père, non à sa mère, plutôt à sa grand mère... À quelle école vas-tu ? Qu'est-ce qui te plaît : l'histoire, la géographie, les rédactions... Fais-tu de la danse ?

Personne ne se souciait de ses réponses. Suivaient alors des baisers vite donnés, vite reçus, vite oubliés. Elle eut envie de fuir. Puis, l'orchestre se mit en branle.

Alors Marie écarta les bras, se dressa sur la pointe des pieds et s'envola !

Se faufilant parmi les danseurs, elle virevolta comme une hélice. Les yeux mi-clos, Marie improvisait sa danse, inventait sa liberté. Marie tournait, tournait, jusqu'au vertige. C'était bien ! C'était bon. Elle se sentait dans sa peau. Le rythme s'emparait de son corps, de son souffle. Elle était ailleurs. Ça ressemblait au bonheur.

Attiré par la musique Steph était lentement revenu.

Assis sur les dernières marches, il regardait Marie tourbillonner parmi la foule. Cette danse solitaire, enjouée, désinvolte, lui avait plu. Il se retint pour ne pas applaudir.

L'un et l'autre ne devaient plus se revoir avant une dizaine d'années.

*Cet ouvrage a été réalisé par la*  
**SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT**  
*Mesnil-sur-l'Estrée*  
*pour le compte des Éditions Flammarion*  
*en décembre 2001*

*Imprimé en France*  
Dépôt légal : octobre 2000  
N° d'édition : FF 804609 - N° d'impression : 58020